

La stèle funéraire que nous allons étudier a été découverte le 14 avril 1928, gisant face contre terre, à 1 mètre de profondeur, le long de l'ancienne route menant de Camulodunum à Londinium, à l'ouest de la porte Balkerne de la cité de Camulodunum (Colchester), dans ce qui s'est avéré être une importante nécropole où l'on a retrouvé d'autres stèles, en particulier celle du centurion Marcus Favonius Facilis. La stèle de Longinus était brisée en deux morceaux, et la tête du cavalier manquait. Des fouilles ayant été reprises en 1996, la tête a heureusement été retrouvée et remise en place. La stèle est actuellement conservée au Colchester Castle Museum.

L'inscription de cette stèle permet de la dater du milieu du I^{er} siècle après JC, après la conquête en 43 de Camulodunum par l'armée romaine d'Aulus Plautius, sous le règne de l'empereur Claude. On y avait construit une forteresse destinée à la XXe légion Valeria Victrix et aux troupes auxiliaires, qui y séjournèrent jusqu'en 49, date à laquelle la XXe légion partit pour Glevum (Gloucester). La mort de Longinus doit logiquement se situer entre ces deux dates, et sa stèle érigée par ses héritiers peu de temps après. Sa position face contre terre et sa brisure en deux semblent indiquer qu'elle fut violemment renversée, probablement pendant l'hiver 60/61 apr.JC, au moment de la révolte de Boudicca, qui détruisit la colonie de vétérans de Claudia Camulodensis qui avait succédé à la forteresse de la légion.

Il est intéressant d'étudier cette stèle pour plusieurs raisons. D'abord parce que son inscription funéraire constitue un bon exemple de ce que l'épigraphie peut nous apprendre dans de multiples domaines. Mais aussi parce qu'elle présente un programme iconographique double, qui peut nous permettre de problématiser la question des croyances funéraires dans l'armée romaine.

I/ L'INSCRIPTION FUNÉRAIRE

A/ Un document épigraphique

1/ Une inscription épigraphique se présente toujours en majuscules, les U étant systématiquement écrits V. Les lettres sont collées, mais avec parfois une petite entaille pour séparer les mots et faciliter la lecture. Le manque de place impose systématiquement des abréviations codifiées, que l'épigraphiste doit apprendre pour déchiffrer correctement l'inscription, par exemple ici : F., F.C., H.S.E. Une astuce amusante et graphique pour régler le problème du manque de place a consisté ici pour le graveur à inscrire le O de PAGO à l'intérieur du G.

2/ La publication dans une édition de textes épigraphiques (AE = Année épigraphique ; RIB = Roman inscriptions of Britain) consiste à proposer une lecture « dépliée », avec entre crochets des propositions de restitution du texte abrégé ou mutilé par divers accidents, comme ici la cassure : f[ilius], ano[rum], aero[rum], testam[ento], h[ic] s[itus] e[st].

3/ L'identification du personnage s'effectue dans un ordre assez stéréotypé :

- son nom et celui de son père, ici au nominatif et au génitif pour le nom de son père
- son origine, exprimée par deux ablatifs juxtaposés sans préposition : « pago Sardi[ca] »
- sa position sociale, son « métier », au nominatif (*duplicarius*) et à l'ablatif pour le régiment (l'aile dans une armée auxiliaire) auquel il appartenait
- son âge à sa mort, exprimé au génitif pour l'âge (annorum) et aussi pour le nombre d'années de service (aerum)
- les dispositions qui concernent son tombeau : le sujet change ici, puisque l'on passe de Longinus à ses héritiers : « heredes curaverunt ».
- l'inscription formulaire HSE, qui est l'équivalent de notre « ci-gît », indiquant qu'il s'agit ici d'un tombeau qui contient la dépouille du mort que l'on a inhumé.

B/ Un document linguistique

1/ Une faute d'orthographe : EXS à la place de EX

2/ Une transcription phonétique : TRACUM, indiquant que le TH (thêta en grec, normalement aspiré) était entendu à Camulodunum comme un T (dentale).

3/ Un barbarisme : « aerorum » est décliné comme un génitif de 2eme déclinaison, alors que le nom « aes, aeris » appartient à la 3eme déclinaison, dont le génitif pluriel est « aerum ».

Ces « fautes » sont très précieuses parce qu'elles nous offrent un témoignage « vivant » sur la maîtrise imparfaite du latin et la romanisation médiocre du soldat thrace (ou du sculpteur – britannique ? - de la stèle).

C/ Un document sur l'armée romaine

1/ Longinus Sdapeze a deux noms, l'un thrace (Sdapeze), l'autre romain (Longinus). Il s'agit d'un cavalier qui a été recruté en Thrace, dans la région de Sardica (actuellement Sofia, capitale de la Bulgarie). Ces *duo nomina* indiquent que ses camarades et ses chefs lui donnaient un nom romain, mais sans qu'il ait reçu la citoyenneté romaine. Il appartient cependant à un groupe d'hommes incorporés dans le système romain, qui ne se considèrent pas comme des Barbares, et qui espèrent finir par obtenir la citoyenneté en tant que vétérans après leurs années de service : nous verrons que le programme iconographique témoigne d'un mépris certain pour les indigènes qu'ils ont contribué à dominer.

2/ Né en Thrace, il est mort en Britannia, ce qui est le cas d'un très grand nombre de cavaliers de troupes auxiliaires dont on a retrouvé des stèles funéraires un peu partout, et en particulier en Allemagne, sur le *limes* (la frontière protégeant l'empire romain des Barbares).

3/ Il appartient à l'Ala Prima Thracum, recrutée à partir de 26 apr.JC en Thrace pour compléter les légions romaines. Elle était postée en Germanie lorsqu'en 43 on l'a envoyée en Britannia pour renforcer la XXe légion Valeria Victrix.

4/ En tant que *duplicarius*, Longinus est un sous-officier secondant un décurion (chef d'un groupe de dix hommes) et qui gagne double solde. Il a pu en verser chaque mois une petite partie dans une sorte de cagnotte destinée à financer les funérailles des membres de la troupe : ceci explique probablement qu'il ait pu laisser de quoi ériger en sa mémoire un monument aussi imposant et nécessairement coûteux.

5/ Mort à 40 ans après 15 années de service, Longinus n'a pas eu le temps d'arriver au terme de son engagement (normalement 25 ans pour les auxiliaires). On ignore quelle est la cause de sa mort, mais ce n'est probablement pas au combat : dans ce cas, on ramassait les cadavres en bloc et on les incinérât sans faire de détail. Au contraire, Longinus a eu le temps de laisser un testament et de bénéficier d'un traitement individualisé, ce qui indique qu'il est mort en période de paix.

6/ Il a laissé des héritiers, mais on ignore aussi qui ils étaient : une femme (indigène) et des enfants qu'il aurait eus sur place ? Ou bien simplement le groupe de ses camarades ? En tout cas, le legs était suffisamment important pour qu'on puisse demander au sculpteur d'ériger une stèle de plus de 2 mètres de haut, avec un programme iconographique conséquent.

II/ LE PROGRAMME ICONOGRAPHIQUE

A/ Le registre supérieur, symbolique, non réaliste

1/ Il consiste en une sorte de fronton surmontant l'arcade du cavalier, et présentant une figure féminine de sphinge ailée accroupie, entourée par deux lions tenant chacun un serpent entre leurs griffes. Ces animaux sauvages ou créatures mythologiques effrayants sont tous régulièrement présents dans l'art funéraire romain, sur des stèles autant que des sarcophages, comme des gardiens de la tombe qu'ils protègent des mauvais esprits. Ils ont donc une fonction apotropaïque. Ils n'indiquent pas un système de croyances particulier au défunt, mais constituent seulement un programme iconographique assez stéréotypé, que les sculpteurs pouvaient proposer parce qu'ils avaient l'habitude de les réaliser plus ou moins en série, et que le souci premier du défunt était que cette stèle soit protégée des agressions.

2/ La présence des lions a conduit un chercheur anglais à suggérer que ce programme iconographique rappelait le rituel initiatique de la religion de Mithra, une religion orientale à mystères. Effectivement, le lion correspond au quatrième degré de cette initiation, et l'on sait que la religion de Mithra était très en vogue dans l'armée romaine, notamment en Britannia : on a retrouvé les restes d'un *mithraeum* à Colchester. Il faut cependant remarquer que :

- ne figure sur la stèle de Longinus aucun autre symbole de Mithra (étoile, taureau, etc). La présence du lion peut tout à fait s'expliquer, comme nous l'avons dit au point précédent, par le fait qu'il s'agit d'un motif extrêmement fréquent dans l'art funéraire.

- l'expansion de la religion de Mithra dans tout l'empire romain date plutôt du II^e siècle apr.JC. Sa présence à Colchester au milieu du I^{er} s., immédiatement après la conquête romaine, semble donc prématurée.

3/ Il faut enfin remarquer que cette iconographie ne reprend aucun des motifs orphiques qui auraient pourtant pu correspondre à la religion personnelle de Sdapeze, originaire de Thrace comme Orphée. Mais les cavaliers des troupes auxiliaires aspiraient manifestement à intégrer totalement la civilisation romaine, et ne se singularisaient pas par le maintien de croyances religieuses qui les auraient rattachés à leur pays d'origine. Il faut donc se résigner à ne rien apprendre d'intéressant sur les croyances funéraires propres de Sdapeze.

B/ Le registre inférieur, réaliste, historique

1/ La représentation du personnage central et de son cheval peut au contraire constituer un document réaliste sur l'armement de la cavalerie auxiliaire au milieu du I^{er} s. apr.JC. Sdapeze porte en effet

- des armes défensives : une cuirasse à écailles (*lorica squamata*), un casque hémisphérique de type Coolus à *paragnathides* (garde-joues) et un bouclier ovale.
- sa main droite devait tenir une lance en bronze, à en juger par la position du barbare recroquevillé à ses pieds.

Son cheval porte un équipement luxueux, avec phalères ornant le harnais et tapis de selle à franges. La stèle confirme que dans l'antiquité les cavaliers n'utilisaient pas d'étriers. Tous ces détails sont amplement confirmés par des centaines de témoignages antiques (stèles funéraires, bas-reliefs de la colonne Trajane et découvertes archéologiques).

Mais si son cheval est de profil et semble avancer de gauche à droite, le cavalier, lui, tourne le buste et le visage vers le spectateur supposé de la stèle, qu'il semble prendre à témoin : la première fonction de cette sculpture est donc de conserver pour la postérité une image réaliste du défunt, immortalisé dans sa tenue d'apparat, et faisant effectuer à son cheval une allure de parade.

2/ La mise en scène est par ailleurs symbolique : contrairement à tout réalisme, Longinus foule aux pieds de son cheval un barbare celte hirsute, chevelu et barbu, qui se recroqueville tout nu en position de fœtus. On trouve ce genre de représentation sur de nombreuses stèles de cavaliers, ailleurs en Britannia ou en Germanie : il s'agit chaque fois de célébrer la victoire de la civilisation romaine sur les peuplades barbares, chacun des soldats représentés rappelant qu'il a eu l'honneur d'y contribuer personnellement. Ainsi, le triomphe de l'empire romain est-il un peu le sien, et c'est cet exploit qui est de nature à marquer les mémoires et à lui conférer une immortalité dans l'histoire.

Il ne faut donc finalement pas attendre des stèles funéraires des soldats beaucoup de renseignements sur leurs croyances religieuses personnelles : en tant que soldats des armées romaines, qu'ils soient citoyens ou auxiliaires, ils se présentent surtout comme des individus au service de l'Empire, ne faisant état de leurs origines que dans la perspective de dépasser cette condition initiale pour acquérir la citoyenneté romaine, et tous les privilèges qui lui ont associés. Même s'ils sont originaires, comme Sdapeze, de régions réputées pour leurs religions sotériologiques, ils ne semblent guère soucieux du sort de leur âme dans l'au-delà, ou en tout cas l'iconographie stéréotypée de ces stèles n'en atteste pas. L'immortalité terrestre, envisageable dès lors qu'on laisse à la postérité un *monumentum* témoignant de l'efficacité de son passage sur terre, semble préférable... à condition qu'un événement violent comme le fut la destruction de Camulodunum en 60/61 permette paradoxalement l'enfouissement de la stèle dans la terre, et sa préservation jusqu'à nos jours.